

Etudes des variations culturelles et leurs problèmes méthodologiques

Trinh Duc Thai*

Département de Langue et de Civilisation françaises

Université de Langues et d'Etudes Internationales – Université Nationale de Hanoi

Pham Van Dong, Cau Giay, Hanoi, Vietnam

Reçu le 25 janvier 2013

Révision reçue le 13 février 2013; accepté le 20 février 2013

Résumé: Pendant des années, notre travail de recherche sur le contact des langues dans le cadre de la théorie des interactions verbales a rencontré des difficultés considérables au niveau méthodologique. Nous voulons donc ici partager les expériences dans ce type de travail. Nous allons aborder des problèmes suivants : le choix des situations, l'observation et la collecte, la transcription, l'interprétation et la traduction des données, les problèmes méthodologiques de l'analyse. Nous espérons que ces informations pourront aider nos collègues à raccourcir leur temps de recherche.

Mots-clés: variation culturelles, situations, données, analyse

1. Introduction

Dans le cadre de la théorie des interactions verbales, il s'agit de s'intéresser à un type particulier de discours, qui a pour caractéristique d'être *dia-logués*, c'est-à-dire échangés, et construits à plusieurs. Tout au long du déroulement d'un échange quelconque, les différents participants interagissent, c'est-à-dire qu'ils exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles. Parler c'est échanger et c'est changer en échangeant, l'objectif étant de décrire les règles et les principes qui sous-tendent la fabrication de ces «constructions

collectives» car malgré leurs apparences anarchiques, les interactions ne fonctionnent pas «n'importe comment». L'alternance des prises de parole, la gestion des thèmes, la cohérence des répliques, le fonctionnement des rituels, tout cela obéit à des règles enfouies que les spécialistes de l'analyse conversationnelle doivent dégager. Mais d'après Kerbrat-Orecchioni:

«Ces règles ne sont pas universelles : elles varient sensiblement d'une société à l'autre – ainsi du reste qu'à l'intérieur d'une même société, selon l'âge, le sexe, l'origine sociale ou géographique des interlocuteurs ; mais on admettra que quelle que soit l'ampleur de ces variations à une même «communauté

* Tel.: + 84-916497070

Email: trindhucthai2002@yahoo.com

linguistique», il est malgré tout possible de dégager certaines tendances moyennes propres à telle ou telle de ces communautés, et de jeter les bases d'**une approche contrastive du fonctionnement des conversations**» (Kerbrat-Orecchioni, 1996 a : 67).

Il s'agit pour nous de comparer des comportements communicatifs et les règles qui les sous-tendent. Nous comparons les comportements communicatifs des «communautés discursives» (*speech communities*) c'est-à-dire des ensembles de locuteurs qui possèdent en commun une langue au moins et aussi un même stock de «ressources communicatives» qui doivent être en grande partie similaires non seulement leur «compétence linguistique» mais aussi leur «compétence communicative» :

«où les savoirs linguistiques et socioculturels se trouvent inextricablement mêlés.» (Kerbrat-Orecchioni, 1994: 9)

Nous admettons qu'il existe en sein de ces communautés discursives des *tendances générales communes* qui transcendent les variations internes et nous admettons que «tout est relatif»¹. La technique de base consiste tout simplement à décrire, à partir d'observations empiriques systématiques et contrôlées, certains fonctionnements propres à S1, et à les comparer aux fonctionnements équivalents qui s'observent en S2.

Sur le plan méthodologique, l'approche interactionniste rompt radicalement avec certaines conceptions et pratiques bien attestées en linguistique, comme celle qui consiste à considérer que les données empiriques sont inutiles, voire néfastes à la reconstruction du

système et à se contenter pour valider ses hypothèses théoriques de quelques exemples bien choisis. Kerbrat-Orecchioni dans une interview à *l'Hypogrif* (1996 b) affirme ainsi :

«Avec l'analyse conversationnelle, on assiste au contraire à une réhabilitation de l'empirisme descriptif : Il faut mettre les théories au service des données et non l'inverse – «des corpus, toujours des corpus», telle est la règle d'or en la matière. C'est-à-dire que toutes les généralisations que l'on formule doivent être élaborées à partir des observations minutieuses et respectueuses de production effective.» (*Hypogrif*, mars 1996 b : 3).

Quelle est donc la démarche préférable pour ce type de recherche ?

2. Le choix des situations

Ainsi, même si on parle de démarche «conduite par les données» (*data driven*), le choix des situations dépend d'hypothèses préalables générales sur ce qu'on cherche et sur les situations susceptibles de le procurer.

Nous pouvons choisir une approche comparative : il s'agit de comparer les interactions de locuteurs natifs dans leur langue maternelle. On va donc observer «en parallèle» ce qui, dans la conversation entre des locuteurs natifs d'une langue maternelle A (en l'occurrence le français), est similaire ou différent des échanges entre des locuteurs d'une langue maternelle B (en l'occurrence le vietnamien). C'est une approche très fréquemment utilisée en pragmatique contrastive. C'est effectivement la manière de collecter des données la plus simple et la plus rapide.

¹ D'après Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 120, une société S1 qui possède telle caractéristique par rapport à S2, peut se voir attribuer la caractéristique inverse dès lorsqu'on la compare à S3.

Dans l'idéal, il nous faudrait en outre un corpus constitué d'interactions interculturelles entre les participants vietnamiens et français. Avec ce corpus, nous pourrions utiliser les ratés de la communication pour mieux mettre en évidence certaines différences de fonctionnement et en découvrir des différences auxquelles nous n'avions pas du tout pensé ou que nous aurions considéré comme insignifiantes. Un tel corpus est également utile pour découvrir les «*ethos*²» sous-jacents et leur influence sur le déroulement de l'interaction. Il permet donc de vérifier et d'affiner considérablement les hypothèses de départ.

Le choix du corpus doit satisfaire deux critères :

- *La comparabilité* :

Pour choisir des corpus, nous pouvons utiliser des critères comme : le type des interactions, le site : lieux fermés ou ouverts, la quantité : le nombre d'interactions. Mais nous pensons que les situations équivalentes deviennent très délicates quand les cultures comparées sont très éloignées l'une de l'autre, car même lorsque les situations sont objectivement les mêmes, leur signification sociale peuvent être différente. On doit donc le plus souvent se contenter d'une équivalence approximative.

- *La représentativité* :

Nous distinguons avec Gumperz et Hymes (1964 : 215) la contrastivité «externe» (variations observables entre les différentes cultures) et la contrastivité «interne» (variations entre différentes «sous-cultures» au sein d'une même société). C'est à la contrastivité externe que nous nous intéresserons. Pourtant nous devons toujours être conscients de l'existence

de la contrastivité «interne», car un problème commun à toutes les analyses relevant d'une démarche inductive à partir d'un échantillonnage étroit d'interactions et d'individus est celui de sa représentativité. Il est évident que l'idéal serait un échantillon large des interactions dans toutes les régions de cette communauté culturelle, aux moments différents, avec des participants différents, dans tous les types de sites, etc. Mais cela est une tâche impossible. Toutes nos conclusions et généralisations doivent donc être limitées dans le cadre de notre corpus. Et comme le dit Traverso :

« L'analyse doit assumer le fait qu'elle ne mette en lumière que des *tendances moyennes générales*, repérées sur la base de la récurrence de certains comportements interactionnels *et* dans la mise en contraste avec une autre culture» (Traverso, 2001 : 34)

3. L'observation et la collecte

Nous devons tenir compte du «paradoxe de l'observateur» : chercher à observer le langage que parlent les gens quand on ne les observe pas. Il nous faut donc trouver une bonne distance entre des participants et nous en tant qu'observateur. Nous devons veiller à ne pas modifier la situation que nous avons choisie par notre présence.

Par exemple dans notre travail :

Pour observer les interactants, nous nous sommes souvent mis dans une salle à côté du magasin ou nous avons joué le rôle d'un client. Nous devons choisir entre la réalisation d'*enregistrements à microphone caché* ou d'*enregistrements avec l'accord préalable des participants*. Dans les magasins, nous avons toujours dû demander l'accord préalable des

² L'*ethos* est un mot grec qui signifie le caractère habituel, la manière d'être, les habitudes d'une personne.

vendeurs pour réaliser l'enregistrement. Cela veut dire qu'une partie des participants était conscient de notre observation. Il a fallu un certain temps pour que les vendeurs s'habituent à être observés et oublient notre présence.

Le placement du microphone est aussi important car il y a souvent beaucoup de bruits parasites. Il faut souvent deux ou trois microphones placés à des endroits différents.

Il nous faut toutefois reconnaître que les corpus ici enregistrés par le microphone ne rapportent que les éléments verbaux des interactions. De ce fait les corpus présentent une lacune non négligeable : ils ne permettent pas l'analyse du non verbal. Seules les paroles échangées sont ici rapportées, et même si notre présence lors des enregistrements permet de noter quelques indications non verbales, celles-ci ne sont pas suffisantes pour une reconstitution totale de la situation des interactions. Nous nous contenterons cependant de ces quelques indications en notant tout de même que nos corpus authentiques restent une mine inépuisable dans ce type d'analyse et qu'ils apportent par conséquent suffisamment d'éléments pour permettre une analyse riche et intéressante.

Il est donc préférable de réaliser un enregistrement avec une caméra.

4. La transcription

Pour la transcription, nous pouvons chercher à conserver le maximum des traits de l'oral. Mais il faut dire qu'il est impossible, mais aussi inutile de tout noter. *Impossible* : car la communication est multicanale, tout ne peut être traité. Le choix doit s'effectuer selon l'objectif de l'analyse. *Inutile* : en réalisant la transcription, on a inmanquablement un désir

d'exhaustivité. Et certains phénomènes méticuleusement notés dans les transcriptions ne seront nullement utilisés dans les analyses. Il faut rappeler que l'existence de la transcription ne dispense pas du retour à l'écoute effective des enregistrements. La transcription doit répondre à des contraintes de précision, de fidélité et de lisibilité.

5. L'interprétation et la traduction des données

Afin de réaliser une étude interculturelle en prenant le moins de risques possible, il est bon de réaliser des *entretiens* avec les participants, les chercheurs d'origine de la culture en étude, et même des experts dans le domaine d'étude. Tout cela nous permet de vérifier ou peut-être de remettre en question, certaines de nos hypothèses ou de nos interprétations.

Interpréter un énoncé, c'est lui attribuer un sens (qui ne soit pas un «contresens»), or la chose ne va pas toujours de soi, surtout si la valeur pragmatique ne coïncide pas avec le sens littéral. Le problème est de savoir si le sens littéral est totalement effacé ou s'il maintient quelque part sa valeur et sa saveur sociale particulière.

La traduction ne fait que concrétiser ce dilemme : il est vrai que la traduction mot à mot fausse l'énoncé, mais la «francisation» de ce même énoncé lui ôte toute sa spécificité culturelle. Dans un cas, il n'y a que des différences et dans l'autre, il n'y a plus que des équivalences. Or la vérité est entre les deux. D'après Kerbrat-Orecchioni :

«Le problème est en fait à tous les niveaux le même : comment respecter la spécialité de chaque ethnolecte, sans tomber dans un

relativisme radical, qui frappe d'inanité toute entreprise comparative.» (1994 : 120)

D'après Traverso (2003 : 79) en fait, malgré le caractère quelque peu paradoxal de la chose, effectuer une traduction d'interaction en vue d'une analyse interactionnelle, consiste à effectuer une traduction de texte écrit et non oral. Elle propose la notion de «traduction de transcription». Cette traduction intervient en toute dernière étape, après les va-et-vient entre l'analyse et la transcription. Traverso présente aussi des caractéristiques globales de cette forme de traduction :

1) L'objectif

Cette traduction est presque exclusivement orientée vers la lecture des résultats d'analyse. Dans certains cas, elle peut être orientée vers la «simple» prise de connaissance du corpus.

2) Le destinataire

Le destinataire de ces traductions est généralement un lecteur de textes en analyse des conversations, «expert» en lecture de textes écrits représentant de l'oral dialogué, ou tout au moins visant à faire l'effort pour s'y habituer.

3) Le type de transcription-source

Les difficultés rencontrées sont certainement différentes selon la distance séparant les langues concernées. Dans des articles analysant des interactions où se mélangent différentes langues européennes, les extraits en langue étrangère ne sont pas traduits dans la langue de l'article. Mais ce procédé n'est évidemment pas envisageable sur l'arabe, le japonais ou le vietnamien.

Nous pouvons donc réaliser une traduction compréhensible pour tous les corpus en vietnamien. Cette traduction permettra aux lecteurs français d'en prendre connaissance. Puis nous ferons une traduction à trois niveaux

pour tous les exemples cités dans notre analyse afin de régler ce dilemme³ :

- (1) Une traduction morphème par morphème,
- (2) Une traduction littérale,
- (3) Une traduction fournissant un énoncé pragmatiquement équivalent.

Nous voulons ici citer un exemple :

Anh đi đâu đấy ?

- (1) Grand frère/aller/où/là/P.P
- (2) Où vas-tu ?
- (3) Bonjour

Au niveau (1), une traduction morphologique nous permet de présenter les particularités de la langue vietnamienne comme les termes d'adresse, les particules de politesse, d'interrogation, d'impératif ou l'ordre des mots, etc. Tout ceci joue un rôle très important dans l'interaction surtout au niveau relationnel.

Au niveau (2), une traduction littérale aura pour effet d'«étrangifier» l'énoncé. Le choix du terme d'adresse «tu» dépend une grande partie du contexte conversationnel : en l'occurrence, un voisin très connu du locuteur. Cela nous permet de choisir ce pronom personnel de préférence à «vous». Mais ce choix n'est pas toujours évident, car dans une interaction, les Vietnamiens peuvent souvent «jouer» avec les termes d'adresse selon leur stratégie conversationnelle et les termes d'adresse en vietnamien ont des nuances toujours très délicates à interpréter. Nous allons les présenter dans la partie concernant la relation interpersonnelle.

Au niveau (3), du point de vue pragmatique, les énoncés «où vas-tu?» en vietnamien et «bonjour» en français ont la même valeur

³ Cette traduction s'inspire des travaux de Traverso, (2001) et Nguyễn Phú Phong (1995).

illocutoire : un acte de salutation. Pourtant leurs structures formelles sont différentes. Il s'agit en vietnamien d'un acte de langage indirect ou plus précisément d'un acte conventionnellement indirect. Nous pourrions présenter, avec ce niveau de traduction, les différences dans la formulation des actes de langage. Pour arriver au niveau (3), nous devrions réaliser des transferts aux niveaux différents : les expressions, les locutions, les termes d'adresse, la formulation des actes de langage, etc.

Dans les exemples qui suivent, s'il n'y a pas de différence entre niveau (2) et (3), nous utiliserons bien sûr une traduction de deux niveaux seulement : (1) et (3).

6. Les problèmes méthodologiques de l'analyse

L'analyse pragmatique consiste à étudier les actions mutuelles effectuées par les participants. On peut distinguer deux types d'analyse :

- *L'analyse transversale* : celle qui procède en étudiant un phénomène, préalablement identifié, dans les différentes interactions du corpus. L'identification peut être fondée sur une catégorie *a priori* ou être construite en partant des données.

Partir d'une catégorie suppose de posséder une définition de départ de l'événement étudié permettant d'en effectuer le relevé dans les corpus. On pourrait par exemple décider d'étudier un acte de langage particulier (la requête, le compliment, etc.) en partant de sa définition, cette définition permettra de constituer un sous-corpus dans lequel on pourra étudier :

. les modes de réalisation de l'acte : cette étude permet de mettre en évidence le fait que

les réalisations de cet acte se réduisent à quelques formes récurrentes.

. les réactions obtenues et leurs réalisations linguistiques : cette étude permet de formuler des généralisations à propos de l'échange ayant cet acte comme noyau.

Ce mode d'analyse conduit à complexifier ou à modifier la définition de départ. De façon plus générale, cette démarche est une réflexion sur la catégorisation des actes de langage. Partir des données, c'est adopter une démarche construite sur un va-et-vient entre des observations et des hypothèses élaborées en cours de route et vérifiées. Ce mode d'analyse, plus inductif, modifie légèrement la nature des objets observés : nous étudions des procédures.

- *L'analyse longitudinale* : cherche à rendre compte d'une interaction dans son déroulement. Elle permet la description des séquences et l'observation des enchaînements d'actes. Un des apports essentiels de l'analyse longitudinale est de faire apparaître les fonctions contextuelles des actes et leur plurifonctionnalité.

Dans notre travail, il est préférable d'utiliser en même temps ces deux types d'analyse parce que les approches transversale et longitudinale des corpus s'éclairent l'une l'autre. Leur complémentarité est utile à l'analyse de tous les niveaux de l'interaction.

7. Conclusion

Nous venons de présenter quelques expériences méthodologiques dans une étude de l'interculturel dans le cadre de la théorie des interactions verbales. Vos observations, suggestions et conseils sont les bienvenus. Nous espérons que ces informations pourront aider

nos collègues à raccourcir leurs parcours de recherche.

Bibliographie

- [1] Kerbrat-Orecchioni, C. (1990, 1992, 1994). Les interactions verbales, Tome 1, 2, 3. Paris : Armand Colin.
- [2] Kerbrat-Orecchioni, C. (1996a). La conversation. Paris : Edition du Seuil (Mémo).
- [3] Kerbrat-Orecchioni, C. (1996b). «Entretien avec Catherine Kerbrat-Orecchioni». Hypogrif 4, Mars 1996.
- [4] Nguyễn Phú Phong (1974). Le vietnamien fondamental. Paris : Université de Paris VII.
- [5] Nguyễn Phú Phong (1995). Questions de linguistique vietnamienne. Paris : Ecole Française d'Extrême-Orient.
- [6] Traverso, V. (1999). L'analyse des conversations. Paris : Nathan (coll. 128).
- [7] Traverso, V. (éd.) (2000). Perspectives interculturelles sur l'interaction. Lyon : PUL.
- [8] Traverso, V. (2003). "Transcription et traduction des interactions en langue étrangère" *Cahiers de Praxématique* 39, 77-99.

Nghiên cứu các biến thể văn hóa và các vấn đề phương pháp luận

Trịnh Đức Thái

*Khoa Ngôn ngữ và Văn hóa Pháp, Trường Đại học Ngoại ngữ - Đại học Quốc gia Hà Nội
Đường Phạm Văn Đồng, Cầu Giấy, Hà Nội, Việt Nam*

Tóm tắt: Trong nhiều năm vừa qua, việc nghiên cứu của chúng tôi về tiếp xúc ngôn ngữ trong khuôn khổ lý thuyết hành động ngôn ngữ tương tác đã gặp rất nhiều khó khăn liên quan đến phương pháp nghiên cứu. Chúng tôi muốn chia sẻ ở đây những kinh nghiệm trong hoạt động nghiên cứu này. Trong bài viết này, chúng tôi trình bày các vấn đề sau : việc lựa chọn tình huống giao tiếp, quan sát và sưu tập các ngữ liệu, ghi ngữ liệu, hiểu và dịch ngữ liệu, các vấn đề phương pháp luận trong phân tích.

Từ khóa: biến thể văn hóa, phương pháp, tình huống, ngữ liệu, phân tích.